

Regarder l'horreur en face

LE MONDE DES LIVRES | 04.02.2015 à 17h04 • Mis à jour le 05.02.2015 à 07h19 |

Par **Nicolas Weill** (/journaliste/nicolas-weill/)



Parmi les livres qui marquent le 70^e anniversaire de la libération des camps nazis, « 1945. La Découverte », d'Annette Wieviorka. (photo: Enfants rescapés d'Auschwitz, après la libération du camp). © MÉMORIAL DE LA SHOAH/COLL. PANSTWOWE MUZEUM AUSCHWITZ-BIRKENAU OSWIECIM

Les maximes sur l'impossibilité de représenter la mort ne manquent pas. En particulier quand il s'agit de la mort de masse, celle qui fut donnée dans les camps d'extermination. Au nom d'une « irreprésentabilité » supposée de la Shoah, une école de pensée a délégitimé a priori l'archive visuelle, se fondant sur le parti pris formel de Claude Lanzmann dans *Shoah* (1985), qui excluait toute image d'époque. Siegfried Kracauer, dans *Théorie du film* (Flammarion, 2010), anticipant ce débat dans les années 1950, avait suggéré que l'horreur pouvait être vue, mais seulement de façon détournée (il recourut pour cela à l'allégorie de la tête de Méduse, dont Persée évita le regard mortifère en contemplant son reflet sur son bouclier). Dans *Images malgré tout* (Minuit, 2004), le philosophe et historien d'art Georges Didi-Iuberman a, sans craindre la polémique, voulu restituer un statut *imaginable* à la déchirure du génocide, en commentant quatre photographies d'Auschwitz prises à l'insu des gardes SS par des Sonderkommandos en août 1944, alors que la machine meurtrière battait son plein avec le gazage des juifs hongrois. Mais la rareté de ces clichés, pris clandestinement, continuera à être inversement proportionnelle à

l'énormité de l'événement.

La récente commémoration des 70 ans de l'ouverture des camps nazis, en particulier d'Auschwitz, le 27 janvier 1945 (lire *Le Monde* du 28 janvier), a suscité un mouvement de réflexion sur le moment de découverte immédiate des atrocités nazies, qui s'est traduit par plusieurs travaux et publications. Dans l'exposition en cours au Mémorial de la Shoah, à Paris, « *Filmer la guerre. Les Soviétiques face à la Shoah (1941-1946)* » (jusqu'au 27 septembre), on peut regarder les prises de vue du camp de Majdanek effectuées dès août 1944. On y voit également des séquences au camp d'Auschwitz filmées quelques jours seulement après l'arrivée des troupes russes (comme en atteste la neige encore épaisse). Elles sont dues à des opérateurs polonais, souvent juifs, comme Aleksander Ford et Roman Karmen, engagés dans l'Armée rouge. L'historienne Ania Szczepanska, qui a participé à l'élaboration de l'exposition, fait remarquer que la rhétorique des images tournées par les cameramen polonais s'avère plus « *poétique et philosophique, moins axée sur l'établissement de la preuve du crime* » que celle que produisent les cinéastes soviétiques. Si l'exploitation et le pillage des victimes occupent une place importante, l'insistance à faire défiler leurs passeports coïncide avec une volonté d'internationaliser la perception du massacre – sa dimension juive va être longtemps atténuée, voire mise sous le boisseau.

Premiers pas sur la planète concentrationnaire nazie

Dans *1945. La Découverte*, Annette Wieviorka constate, elle aussi, cet effacement dans l'appréhension de l'« Holocauste » ou de la « Shoah » (termes qui ne s'imposent qu'à partir des années 1970). Cette occultation connut néanmoins des exceptions chez quelques-uns des correspondants de guerre qui firent les premiers pas sur la planète concentrationnaire nazie et en fixèrent l'aspect sous leur objectif. S'appliquant à suivre ces reporters, l'historienne déroule un récit original, qui tient à la fois du *road trip* et de l'exposé pédagogique. Elle excelle à montrer l'écart entre ce que *virent* les « libérateurs », pour qui jamais les camps ne représentèrent un but de guerre, et ce que l'on *sait* maintenant. Les deux personnages qu'elle suit à la trace sont l'écrivain et journaliste américain Meyer Levin et le photographe français Eric Schwab, dont le cliché du « *dysentérique mourant* » de Buchenwald, au visage émacié et se traînant vers son écuelle, est devenu emblématique. Ces deux hommes vont parcourir le monde chaotique des camps. Après les « marches de la mort » ayant suivi l'évacuation des sites, les déportés, toutes catégories confondues, et les rescapés de la « solution finale » sont mêlés – déformant ce que furent le fonctionnement et la réalité de la déportation et du génocide avant la débâcle allemande et inscrivant cette image-là dans les esprits. Comme le souligne l'historien Tal Bruttmann dans sa courte et utile synthèse *Auschwitz* (La Découverte, « Repères »),

128 p., 10 €), il n'y avait alors que ce site où l'extermination systématique des juifs et l'exploitation des travailleurs esclaves avaient été orchestrées en un seul endroit.

Eric Schwab, auquel l'historien de la photographie Clément Chéroux avait consacré une monographie dans *Mémoire des camps. Photographies des camps de concentration et d'extermination nazis (1933-1999)* (Marval, 2001), et Meyer Levin vont contribuer, analyse l'ouvrage d'Annette Wiewiorka, à instituer, à travers leurs reportages, une hiérarchie mémorielle de la déportation dont Auschwitz ne fait pas encore partie, parce qu'il se situe dans la zone occupée par les Soviétiques, et où Buchenwald devient le foyer de la mémoire concentrationnaire. Très vite, Levin prend conscience de la disparition des communautés juives d'Europe et très tôt récolte les noms des disparus, qu'il écrit sur sa Jeep. Cette expérience le marque pour la vie.

Les images et les récits de Schwab, également en quête de sa mère disparue, et de Levin, créant la première carte mentale de l'horreur nazie, se forment au hasard du cheminement des armées. D'où l'importance spectaculaire prise par un camp aujourd'hui oublié ou méconnu, celui d'Ohrdruf, en Thuringe, en réalité une annexe de Buchenwald. Là s'offre, pour la première fois aux yeux des troupes, le spectacle de cadavres abattus par les SS, de fosses d'incinération, de détenus squelettiques aux pyjamas rayés et là s'effectue également, le 12 avril 1945, la fameuse visite des généraux américains Eisenhower, Bradley et Patton.

« Cette opération, commente Annette Wiewiorka, est fondatrice d'une image unifiée des camps nazis : tous identiques, tous lieux de mort de masse pour l'ensemble des internés, tous lieux de torture où s'exerçait le sadisme des nazis, ce qui n'est pas faux, bien sûr, mais gomme les différences entre les camps et les internés eux-mêmes » – une conception qui, selon elle, aurait perduré jusque dans les années 1980 sans du reste disparaître complètement. Petit à petit, Levin prend conscience de l'étendue du désastre éprouvé par le monde juif. Plus tard, il travaillera à la diffusion du *Journal* d'Anne Frank aux Etats-Unis, dont il préférera mettre en avant l'expérience proprement juive, à la grande fureur du père d'Anne Frank, Otto, partisan d'une lecture plus « universalisante » du journal posthume laissé par sa fille. Les images des camps avaient précédé la controverse.

1945. La Découverte, d'Annette Wiewiorka, Seuil, 288 p., 29,50 €.

Lire aussi : [Marceline Loridan-Ivens : « Il fallait montrer les images des camps »](http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/02/04/marceline-loridan-ivens-il-fallait-montrer-les-images-des-camps_4569776_3260.html) ([/livres/article/2015/02/04/marceline-loridan-ivens-il-fallait-montrer-les-images-des-camps_4569776_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/02/04/marceline-loridan-ivens-il-fallait-montrer-les-images-des-camps_4569776_3260.html))

Lire aussi : [70 ans de la libération des camps nazis : parutions](/livres/article/2015/02/04/70-ans-de-la-liberation-des-camps-nazis-parutions_4569775_3260.html) (/livres/article/2015/02/04/70-ans-de-la-liberation-des-camps-nazis-parutions_4569775_3260.html)

Nicolas Weill ([journaliste/nicolas-weill/](/journaliste/nicolas-weill/))

Journaliste au Monde

Suivre